

ventilates an important interpretative theme in modern scholarship, and that its individual contributions are never less than interesting.

Peter BAILEY,  
University of Manitoba.

\* \* \*

J. S. HURT. — *Elementary Schooling and the Working Classes 1860-1918*. London, Routledge and Kegan Paul; Toronto and Buffalo, University of Toronto Press, 1979. X, 241 p.

Voilà un titre qui promet d'emblée que seront réalisées les retrouvailles de l'école primaire et de ses clientèles sur un demi-siècle. Et un ouvrage qui déçoit rapidement le lecteur qui s'attend à y trouver le processus de scolarisation ancré dans les réalités sociales de l'Angleterre victorienne et édouardienne. Un livre aussi qui manque tristement de l'épine dorsale que constituerait la définition d'une problématique d'ensemble.

Il apparaît incontestable que l'auteur songe avant tout à donner la parole aux consommateurs populaires du produit scolaire, dans l'intention fort louable de pratiquer « l'histoire par le bas ». Or, ce sont, pour l'essentiel, des sources officielles — rapports des comités parlementaires et des commissions d'enquête consacrés à la situation de l'enseignement, au travail et à la santé des enfants — et des témoignages intéressés — contenus dans des périodiques spécialisés ou exprimés face à des situations déterminées — traduisant en priorité les perspectives d'observateurs étrangers aux milieux populaires, que J. S. Hurt a constamment privilégiés. À telle enseigne que chacun des sept chapitres doit partiellement sa justification à l'exploitation d'un matériau documentaire en particulier, laquelle n'est pas toujours satisfaisante à plus d'un titre.

En premier lieu, l'auteur ne précise nullement les critères qui ont, sans doute, inspiré la sélection des passages qu'il a bien voulu retenir pour statuer sur la valeur, voire la représentativité des exemples proposés : quiconque a brassé des papiers parlementaires est conscient des embûches parsemant la voie des généralisations, sur le plan géographique aussi bien que dans la dimension sociale. À ne point s'interroger sur la portée des échantillons, on se retrouve bientôt dans le voisinage de l'arbitraire.

Par ailleurs, cet ouvrage qui, au demeurant, ne contient pas de bibliographie, se signale par un superbe dédain de maintes études antérieures — générales autant que monographiques — qu'il serait fastidieux de relever ici. Dédain, de préférence à ignorance dans certains cas où l'auteur décrète sans façon que d'aucuns n'ont vraisemblablement mérité que de sombrer dans l'anonymat (pp. 21, 23, 38, 44, entre autres). Ainsi, bien des points soulevés, non sans perspicacité, par l'auteur sonnent parfois le déjà entendu quelque part, dont nous nous passerions volontiers.

Encore J. S. Hurt reconnaît-il (pp. 16, 39, 59, 155) qu'il n'a point eu recours aux sources quantitatives... les plus aptes à vivement éclairer les zones d'ombres qui lui échappent : les recensements nominatifs pour les structures familiales et les répartitions socio-professionnelles, les registres d'inscription pour les aires de ramassage des différents établissements, les journaux de bord tenus par les insti-

tuteurs pour les pratiques quotidiennes de la pédagogie, les manœuvres des surveillants embauchés par les conseils scolaires pour le renforcement de l'assiduité. De telles sources sont de pratique courante dans un cadre local ou régional, qu'il convient de retenir si la complexité sociale ambiante ne doit pas être oblitérée.

Dans cette veine, la subdivision des *working classes* adoptée par l'auteur pour les besoins de la cause (chap. premier et pp. 212-13) ne nous semble point avantageusement justifiée, même si chacun convient volontiers que le milieu familial puisse, en théorie, se montrer ou favorable ou indifférent ou hostile à l'apprentissage scolaire. Est-il si incontestable que la couche des artisans se soit démarquée par une attitude *supportive*, la strate médiane soit restée essentiellement *neutral*, le troisième groupe ait défendu une position *négative* sur ce terrain ? D'autant que l'auteur soutient qu'une telle répartition, d'abord esquissée pour les années 1860, a conservé sa validité un demi-siècle plus tard (p. 210). Il faudrait, d'une part, démontrer que l'ampleur de chacun des trois groupes de travailleurs ne s'est plus substantiellement modifiée ; par la suite, s'interroger sérieusement sur le sort entretemps réservé au tiers inférieur, qualifié de *residuum* à la veille de la grande loi de 1870 ; en outre, se pencher sur les concepts de *labor aristocracy* et de *lower middle class*, à la lumière des travaux de Hobsbawm, Gray et, surtout, Crossick, afin de s'attaquer plus clairement à la notion de respectabilité, si féconde dans l'étude des mentalités de la période. Les considérations avancées çà et là, au gré des chapitres, n'autorisent guère à conclure que contraintes matérielles et aspirations culturelles sont en gros restées les mêmes sur trois bonnes générations.

Curieusement intercalée en une deuxième partie intitulée « The Schools and the Social Services », la présentation des services, alimentaires et médicaux, qu'assurèrent maintes écoles aux garnements les plus démunis des villes anglaises à compter du tournant du siècle, ne manque certes pas de vivacité mais risquerait d'entraîner, si l'intention s'en manifestait, vers une histoire du traitement de l'enfance, qui déborderait singulièrement le champ délimité. Au moins l'auteur s'est-il appliqué à y faire valoir que, là aussi, faute de bonnes volontés, les pouvoirs publics sont, de plus en plus systématiquement, intervenus comme tierce partie jusque dans l'intérieur des foyers populaires et ont, de ce fait, entamé la sphère jadis autonome des responsabilités parentales.

La création des conseils scolaires décidée en 1870 est ainsi présentée comme une mesure coercitive plaquée sur un substrat jusque là résilient : « Before this date the majority of parents could decide how much, if any, formal schooling their children should receive. After the decade of the 1870s they lost this freedom of choice. The state decreed a minimum that all had to receive. » (p. 25) Une formulation aussi lapidaire pourrait aisément conforter dans leurs positions les défenseurs des libertés individuelles mises en péril par le dirigisme contemporain. Si l'auteur annonce décidément la couleur, le lecteur est, pour sa part, invité à reconstituer la trame des affrontements sur le terrain. À la ville comme à la campagne, l'imposition d'une scolarité payante à l'ensemble de la population juvénile ne coïncida généralement pas avec les pratiques d'instruction élémentaire les plus courantes ; J. S. Hurt rappelle à propos que les mécanismes décisionnels de l'appareil scolaire, déchiffrés aussi par P. Gordon, R. Johnson et D. Rubinstein, maintinrent le gros des consommateurs, ou leurs représentants, à l'écart de la plupart des enjeux jusque vers la fin des années 1880.

Au milieu de la période victorienne, les établissements confessionnels n'auraient guère touché les secteurs les plus démunis des classes laborieuses, aux dires des responsables du recensement scolaire et de la Commission Newcastle, ouvertement préoccupés de la prolifération des *street arabs* dans les agglomérations im-

portantes du pays. Reconnaissons que, pris collectivement, le sous-prolétariat crouissant dans la « jungle urbaine » pouvait difficilement investir d'hypothétiques espoirs d'ascension sociale dans le dressage culturel véhiculé par des institutions conçues et gérées dans le but premier d'inculquer des valeurs morales axées sur l'obéissance et le respect de soi. Il faudrait par contre multiplier les observations locales et régionales avant de souscrire à des optiques plutôt braquées sur le spectaculaire. Nombre de monographies ont en effet déjà suggéré que, dans les villes petites et moyennes comme dans les communautés rurales sur une base, il est vrai, plus saisonnière, l'exposition à l'apprentissage scolaire était devenue un phénomène majoritaire, bien qu'elle n'ait point revêtu le caractère méthodique que souhaitaient implanter les réformateurs du temps. Là où existait la possibilité de faire un choix entre divers types d'entreprises scolaires, il semble du reste que les familles populaires aient tenté de concilier l'acquisition des « 3 R » et les conditions d'existence qu'imposait le vécu quotidien : comment interpréterions-nous alors les jérémiades répétées des cercles bien pensants contre les *private adventure schools*, qui, à la veille de la loi Forster encore, étaient passablement achalandées grâce à la discipline et au tarif conciliants qu'elles pratiquaient ? L'auteur ne les évoque que subrepticement (p. 161), pour souligner davantage la latitude dont disposèrent les premières générations parentales du 19<sup>e</sup> siècle.

Puis les contraintes se sont multipliées, sur le papier en tout cas ; échelonnés sur deux décennies, plusieurs trains de mesures législatives ont resserré l'étau sur la cellule familiale, dans les discours pour le moins : discours évidemment répressifs, aux yeux de J. S. Hurt. Ils furent d'ailleurs suivis (jusqu'à quel point, ici et là ?) d'applications concrètes, qui ont suscité des hostilités durables chez les premiers *touchés*, c'est-à-dire les plus aisément repérables par les agents de contrôle de tout poil, sans doute peu cependant chez les premiers *visés*, identifiés aux bas-fonds de la plèbe et, contrairement aux travailleurs sédentaires, trop mouvants et remuants pour être saisis sur-le-champ. L'auteur émet, de ce fait, une hypothèse qu'il n'est pas en état de fouiller davantage mais qui, étayée solidement, pourrait remettre en question l'efficacité de la soi-disant croisade d'acculturation menée auprès des masses urbaines.

Il nous semble au total que les accommodements auxquels parvinrent les partenaïres sociaux dans l'Angleterre de la fin du siècle témoignent d'une certaine unanimité sur le fond de l'acquis scolaire mais aussi d'une évidente souplesse dans les modalités de la démarche. C'est ce que met en relief la troisième partie de l'ouvrage étiquetée « In and out of the School », la plus stimulante à nos yeux, tout en désamorçant de fait la distinction avancée plus haut entre empressés, boudeurs et réfractaires.

L'auteur y rappelle justement que, dans plus d'un métier valorisant la robustesse, était considéré comme malin et déluré celui-là même qui désertait au plus vite les bancs de l'école pour s'affirmer dans des occupations utiles et gratifiantes. De tels comportements se révélaient non moins fréquents dans les milieux de l'artisanat et de la petite boutique, terroir par excellence des tâcherons juvéniles à mi-temps jusqu'à la première guerre mondiale. Plus difficile à percer encore que les situations précédentes, l'initiation aux tâches domestiques qui était imposée aux fillettes dans les ménages ouvriers renforcerait, s'il le fallait, l'impression d'ensemble qui se dégage du fouillis des attitudes parentales. Quand se manifestaient des oppositions, plus ou moins articulées, à l'endroit des matières inculquées, des corrections imposées, des perceptions exigées, c'était rarement l'institution prise globalement qui était mise en cause ; les facteurs proprement idéologiques, brandis jadis par les protagonistes des affrontements confessionnels, de nos jours par les hérauts des grands débats sur l'(in)égalité, s'illustraient alors par leur absence au-

près des clientèles populaires. Comme si la nécessité d'une scolarisation minimale avait emporté la conviction d'une très forte majorité; en revanche, l'optimum scolaire pouvait se formuler en de multiples variantes, à la mesure des divergences d'intérêt et de conception qui composaient la trame sociale.

Dans un article intitulé « Aspects of Neglect: The Strange Case of Victorian Popular Education » (*Oxford Review of Education*, 1977, pp. 57-69), H. Silver souhaitait la gestation d'une histoire de l'école qui, rejetant les présupposés jusque là charriés, se fixât deux objectifs fondamentaux: un éclairage moins partiel du pan négligé de la réceptivité populaire à la présence de l'école sous toutes ses formes; une vision plus compréhensive de l'interpénétration de l'école et du milieu ambiant. Muni de prémisses et d'outils forcément limitatifs, J. S. Hurt s'est avec bonheur avancé sur la première voie; plus complexe, le second cheminement reste toujours à suivre, si instruction et éducation doivent retenir l'historien du social.

Jean-Guy DAIGLE,  
Université d'Ottawa.

\* \* \*

DOUGLAS MCCALLA. — *The Upper Canada Trade 1834-1872: A Study of the Buchanans' Business*. Toronto: University of Toronto Press, 1979. Pp. viii, 231.

Studies of Canadian business firms are not overly numerous and too many of the ones we have are amateurish, self-congratulatory accounts of successful, or at least persistent, companies. Professor McCalla's book is therefore a most welcome contribution to the field. The Buchanans' business has been defunct for over a century and his analysis of it is expert, judicious and dispassionate. The Buchanans' business was of course ultimately a failure and, as Professor McCalla rightly notes, this fact in itself makes the firm worth studying, for bankruptcy was the common fate of many businesses in the nineteenth (as well as in the twentieth) century.

The book is a business "case study" but it is much broader in scope than a day-to-day account of a merchant enterprise in operation. (Though that too would be useful the documentation evidently does not exist.) The "Upper Canada Trade" was really a transatlantic trade. Professor McCalla's book is concerned with both the European and the North American end of the trading process. He discusses, in relation to the Buchanans, the British imperial system and British sources of capital, and he demonstrates the shifting nature of British mercantile concerns — shifting physically from port to port as some declined and others prospered, and shifting in the interest which British traders took in a variety of overseas areas and commodities, as they were perceived to be of rising or declining value. The book is equally good on the nature of the Upper Canadian economy. Here Professor McCalla stresses the importance of the import function and casts some doubt on the value of a "staples" interpretation, particularly in the early settlement period. He traces the expansion of the Upper Canadian economy pointing out along the way economic peaks and valleys which are not always the same as those which contemporaries, or later writers, believed they were. He puts strong emphasis on one particular economic low point, the depression of 1857, which he